

 HARLEQUIN

 40  
ANS

REBECCA WINTERS  
Quelques jours  
pour s'aimer

DONNA ALWARD  
Sous le charme  
d'un cow-boy

Allegría 

*EN 2018, HARLEQUIN FÊTE SES 40 ANS !*

*Chère lectrice,*

*Comme vous le savez peut-être, 2018 est une année très importante pour les éditions Harlequin qui célèbrent leur quarantième anniversaire. Quarante années placées sous le signe de l'amour, de l'évasion et du rêve... Mais surtout quarante années extraordinaires passées à vos côtés ! Azur, Blanche, Passions, Black Rose, Les Historiques, Victoria mais aussi HQN, &H et bien d'autres encore : autant de collections que vous avez vues naître, grandir et évoluer, avec un seul objectif pour toutes – vous offrir chaque mois le meilleur de la romance. Alors merci à vous, chère lectrice, pour votre fidélité. Merci de vivre cette formidable aventure avec nous. Les plus belles histoires d'amour sont éternelles, et la nôtre ne fait que commencer...*



REBECCA WINTERS

# Quelques jours pour s'aimer

*Traduction française de*  
ALEXIS VINCENT

*Allegria* 

---

 HARLEQUIN

*Titre original :*  
THE MARSHAL'S PRIZE

*Ce roman a déjà été publié en 2013.*

© 2012, Rebecca Winters.

© 2013, 2018, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Couple : © GETTY IMAGES/JOHNNY GREIG/ROYALTY FREE

*Tous droits réservés.*

**HARPERCOLLINS FRANCE**

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

ISBN 978-2-2803-9744-5

# Chapitre 1

— Votre épaule a retrouvé son entière mobilité, Mitch. Vous êtes complètement guéri. Je demanderai tout à l'heure à la secrétaire d'envoyer un fax à votre supérieur en Floride. Au bout d'un an d'arrêt maladie, je suis sûr qu'il sera heureux de vous voir revenir !

Cela ne faisait aucun doute. Lew Davies, qui était plus une figure paternelle qu'un patron pour Mitch, serait ravi d'apprendre la nouvelle. Il avait bien besoin de lui à Tallahassee !

— Merci, Dr Samuels, Je vous suis très reconnaissant de tout ce que vous avez fait pour moi.

— Vous avez travaillé dur avec votre kinésithérapeute, et le résultat est là, répondit le médecin. Rappelez-vous qu'il est possible de pratiquer une petite intervention de chirurgie plastique pour cacher la cicatrice. Vous pouvez dire que vous avez eu de la chance, mon garçon. D'abord d'avoir survécu à cette blessure par balle, et ensuite de ne pas en garder de séquelle...

— J'en suis bien conscient, docteur. Encore merci.

Après avoir serré la main du médecin, le marshal fédéral Mitchell Garrett sortit de l'hôpital orthopédique de Salt Lake City, l'un des meilleurs établissements au monde pour soigner le type de lésions dont il avait souffert. C'est d'ailleurs pour cette raison que Lew l'y avait fait transférer onze mois plus tôt.

Mitch songea aux paroles du médecin en s'asseyant au volant de son Audi. Oui, il avait de la chance d'avoir entièrement récupéré. Après sa première opération, son inactivité forcée de plusieurs semaines avait failli le rendre fou... Lew l'avait très bien compris et, pour lui éviter de craquer durant sa longue convalescence, il lui avait trouvé cet emploi temporaire dans une agence de détectives privés de Salt Lake City, l'agence Lufka.

A sa grande surprise, ce travail lui avait vite plu. Les dossiers, tous différents, présentaient chacun un vrai défi. Et, à défaut de requérir les performances physiques de son précédent emploi, ce travail représentait un véritable exercice mental d'investigateur. Quant à Roman Lufka, un homme très sympathique, c'était un vrai professionnel. Mitch n'avait pas tardé à comprendre pourquoi son agence était considérée comme la meilleure de l'Etat de l'Utah.

Le résultat, c'est qu'au bout de quelques mois ses collègues étaient devenus de véritables amis, en particulier Chaz et Travis.

Tous deux avaient fait leurs débuts dans l'armée et les forces de police. Chaz, qui avait perdu sa femme, emportée par un cancer, venait de se remarier. Travis, lui, avait travaillé des années dans les Rangers du Texas jusqu'à ce qu'un criminel assassine sa femme en représailles. Il avait alors démissionné et s'était installé à Salt Lake City avec sa fille, pour être proche de sa sœur et de sa famille.

Mitch, lui, était toujours célibataire. Il avait été à deux doigts de se marier à plusieurs reprises, sans jamais sauter le pas. Il avait fini par décider que la vie de couple n'était pas pour lui. Il ne vivait certes pas comme un moine, mais aucune de ses liaisons, jusque-là, ne lui avait donné envie de changer de vie.

Cette liberté aurait dû faciliter son retour en Floride. Après ces onze mois passés à Salt Lake City, il aurait

dû être content de pouvoir rentrer à Tallahassee et de reprendre son poste de marshal. Contre toute attente, il éprouvait cependant une étrange hésitation qui ne lui ressemblait pas.

Il roula jusqu'à son appartement, près du campus de l'Université de l'Utah. Il avait envie d'une bonne tasse de café et d'un moment de solitude pour réfléchir tranquillement. Ensuite, il téléphonerait à Lew pour tout lui dire.

En arrivant devant le double auvent à voitures qu'il partageait avec les deux étudiantes de l'appartement voisin, il les vit en train de discuter avec le facteur. Elles adoraient faire des fêtes et devaient sans doute draguer le jeune employé ! Mitch lui-même avait déjà refusé une douzaine de leurs invitations et, pour éviter d'avoir à leur faire la conversation, il sortit son téléphone portable de sa poche et fit mine d'être plongé dans une conversation.

Les deux voisines se contentèrent de lui adresser un sourire aguicheur quand il passa devant elles, et il entra chez lui. Son premier geste fut de vérifier son courrier. Son cœur bondit dans sa poitrine quand il vit l'en-tête du bureau central de l'état civil de Floride. Il recherchait depuis des années ses parents naturels. Jusque-là, ses recherches n'avaient rien donné, mais c'était peut-être son jour de chance...

*Monsieur*

*En réponse à votre courrier du 30 juin dernier, veuillez trouver ci-joint les extraits de naissance des enfants de sexe masculin enregistrés aux dates que vous nous avez indiquées. Si ces documents ne vous sont d'aucune aide, nous vous conseillons d'étendre vos recherches aux registres paroissiaux de la région de Tallahassee. Vous y trouverez peut-être un certificat de baptême correspondant à votre requête. N'oubliez pas non plus les registres hospitaliers, parfois fort utiles.*

Mitch avait déjà essayé les églises et les hôpitaux. Evidemment, à cause de son travail, ses recherches étaient sporadiques et il n'avait pas pu les mener avec la constance nécessaire. Une véritable enquête représentait des mois de travail quotidien, un luxe qu'il ne pouvait se permettre.

*En dernier recours, vous pouvez aussi engager un généalogiste. Leurs honoraires peuvent être élevés, mais certains ont des années d'expérience et leur aide peut être précieuse. En vous souhaitant bonne chance, je vous prie de croire, monsieur...*

La suggestion était intéressante. Pourquoi n'y avait-il jamais pensé ? Il se promit d'en chercher un bon, plus tard. Pour l'instant, il avait autre chose à faire...

Il termina d'examiner les factures qui restaient dans son courrier, puis alluma la télévision pour regarder sa chaîne de sport préférée. Puis, passant de l'autre côté du comptoir, il se prépara une tasse de café tout en suivant les informations sportives du coin de l'œil.

Son café prêt, Mitch prit son mug et sortit s'asseoir sur la terrasse et profiter de la vue dont il ne se lassait pas. Avant d'arriver dans l'Utah, il avait évidemment entendu parler de cet endroit, du Grand Lac Salé, des montagnes Wasatch à l'est, des Oquirrhhs à l'ouest. Mais leur massif imposant qui fermait l'horizon était un spectacle époustouflant auquel il ne s'attendait pas avant d'emménager.

Habitant la Floride, il avait l'habitude de la chaleur humide du Sud. Il avait cependant vite appris à apprécier le climat sec de l'Utah, et désormais il ne savait plus très bien ce qu'il préférait. Il aurait sans doute du mal à abandonner définitivement sa région natale, mais d'un autre côté Salt Lake City lui manquerait sans doute beaucoup...

Il avala sa dernière gorgée de café et décida d'attendre le lendemain pour appeler Lew. Sa montre indiquait 10 heures, ce qui lui laissait le temps d'aller au commissariat. Il avait fini par confondre les trafiquants de cartes de crédit sur lesquels il enquêtait, et il devait rédiger plusieurs rapports. Aussi ennuyeux que cela puisse être, il préférait encore se consacrer à cette corvée que de réfléchir à une décision qu'il ne voulait pas prendre.

Heidi Norris Bauer rentrait juste de sa pause-déjeuner quand le téléphone de son bureau sonna. Elle était la directrice des ressources humaines de Bauer Incorporated, une entreprise mieux connue du public pour ses fameux beignets SweetSpud, une véritable légende dans tout l'Ouest des Etats-Unis.

— Heidi Bauer, j'écoute, dit-elle en décrochant.

— Ah, je suis contente de tomber sur vous, Heidi ! C'est Phyllis, du numéro 2...

Bauer possédait vingt points de vente de beignets dans la vallée de Salt Lake City et Heidi les connaissait tous par leurs numéros.

— Bonjour, Phyllis, comment va votre fille ?

— Elle a toujours ses nausées matinales mais ça va.

— J'ai connu ça quand j'attendais Zack. Conseillez-lui d'avaler quelques crackers sans sucre avant de sortir du lit. Ça a marché pour moi.

— Je le lui dirai, merci. Je vous appelle parce que Jim n'est pas venu ce matin. Sa femme a téléphoné pour dire qu'il avait été malade samedi. Son médecin l'a fait hospitaliser pour différents examens et il ne rentrera pas avant jeudi. Je peux me débrouiller sans lui aujourd'hui, mais je vais avoir besoin d'aide demain et mercredi.

— Je vais m'en occuper tout de suite. Je vous rappelle dès que j'ai réglé la question.

Elle avait à peine raccroché que son grand-oncle Bruno Bauer, le directeur de l'entreprise et le frère de son défunt grand-père, entra dans son bureau sur son fauteuil roulant. Deux mois plus tôt, son attaque l'avait rendu impotent, mais sans altérer ses capacités mentales ni son énergie débordante. Depuis la semaine précédente, il revenait à son bureau les après-midis, et ne cachait pas son plaisir de reprendre le travail.

Heidi l'adorait depuis sa plus tendre enfance, et il le lui rendait bien. Quand elle avait divorcé, deux ans auparavant, il l'avait fait entrer à la direction de l'entreprise. Cette nomination avait contrarié certains membres de la famille. Après tout, elle n'avait que vingt-sept ans et ils étaient plus âgés et plus qualifiés. Mais Bruno avait déclaré que seule sa petite Adelheide possédait les qualités requises pour ce poste. Ce vote de confiance l'avait beaucoup aidée à retrouver une image d'elle-même positive après sa désastreuse séparation. Et plus personne aujourd'hui ne contestait sa réussite professionnelle.

A sa grande surprise, il referma la porte derrière lui et tourna le verrou. Heidi se leva alors pour l'embrasser.

— Pourquoi ne m'as-tu pas demandé de monter te voir ? lui demanda-t-elle.

— Parce que mon bureau ressemble à un hall de gare. Trop de gens, trop d'oreilles indiscretes. Je voulais te parler en privé. Ton père et moi pensons tous deux que nous devons te mettre au courant de la situation.

— Tu m'intrigues. De quoi s'agit-il ?

— J'ai des raisons de croire que Jonas et Lucas volent l'entreprise.

Elle laissa échapper une exclamation de surprise. Jonas et Lucas étaient le fils et le petit-fils de Rosaline, la sœur de Bruno, et donc ses petits-cousins. Bruno acquiesça d'un air grave.

— Depuis que l'entreprise existe, nous avons eu

parfois des petits larcins, mais rien de comparable à ce qui se passe aujourd'hui, expliqua-t-il. Ton père pense comme moi que nous devons faire appel à un professionnel pour mener une enquête.

— Tu veux prévenir la police ?

— Non, ce serait trop voyant. Je veux des réponses rapides, dans la plus grande discrétion. Voilà pourquoi j'ai besoin de toi. J'ai fait mes recherches, et j'ai pris rendez-vous pour toi ce matin dans cette agence de détectives privés. Leur réputation est excellente. Je les ai appelés, ils t'attendent. Parle au directeur, explique-lui notre problème et dis-moi ce qu'il suggère.

Tout en parlant, il déposa une carte de visite sur le bureau. « Agence Roman Lufka, Wasatch Boulevard », lut-elle. Elle avait dû passer devant des milliers de fois sans jamais remarquer qu'il s'agissait d'une agence de détectives.

Interloquée, elle releva les yeux et contempla son grand-oncle.

— Tu me fais confiance pour une affaire aussi délicate ?

— Personne ne connaît mieux les détails de l'entreprise que toi. Tu as l'esprit vif et délié de ma grand-mère Saska, la fondatrice de notre firme. Un jour, tu occuperas mon poste, tu peux me croire...

Heidi n'avait pas cette ambition, mais qu'il ait une telle confiance en ses capacités lui fit monter les larmes aux yeux. Elle empocha la carte et l'embrassa de nouveau.

Bruno aurait pu charger de cette mission n'importe lequel des vingt membres du conseil d'administration, qui avaient tous plus d'expérience qu'elle. Le fait que lui et son père l'aient préférée aux autres la remplissait de fierté. Pourtant, la nouvelle de ces vols la troublait...

— Crois-tu que Rosaline soit derrière cette affaire ?

— Ma sœur et moi sommes rarement d'accord sur la gestion de l'affaire, mais je ne peux pas croire qu'elle ait

encouragé Jonas et Lucas à agir ainsi. Malheureusement, ajouta-t-il en soupirant, je ne peux écarter aucune hypothèse avant d'en savoir plus.

Heidi acquiesça. Les Bauer formaient une famille nombreuse, avec son lot de conflits internes. De là à imaginer Jonas et son fils coupables de vol...

Son grand-oncle croisa son regard et ils se comprirent sans avoir besoin d'échanger un mot. Le vieux monsieur haussa les épaules et poussa un profond soupir.

— Ne pense pas à tout ça pour l'instant, reprit-il. Je veux que tu sois complètement libre pour te consacrer à cette enquête, aussi je vais demander à ta tante Marcia de te remplacer momentanément. Je dirai que tu vas consacrer toute la semaine prochaine à inspecter nos boutiques de la vallée pour que personne ne suspecte rien. Je te demande de diriger cette enquête de la manière qui te semblera la plus appropriée et je te laisse carte blanche. Tu n'en rendras compte qu'à ton père et à moi-même. Maintenant, va voir cette agence et appelle-moi ce soir pour me raconter comment cela s'est passé.

Une fois Bruno sorti de son bureau, Heidi répondit à quelques courriels urgents, puis attrapa son sac à main et quitta le siège de Bauer Incorporated. Elle prit le volant de sa Nissan et se rendit directement sur Wasatch Boulevard.

La réceptionniste de l'agence Lufka la fit entrer sans attendre dans le bureau du directeur. Celui-ci, un homme séduisant aux tempes grisonnantes, l'écouta attentivement, ne l'interrompant que de temps à autre pour lui poser quelques questions.

— Je dois maintenant voir lequel de mes employés est le plus approprié pour cette enquête, lui dit-il lorsqu'elle lui eut tout exposé. Accordez-moi quelques minutes. Voulez-vous que je vous fasse servir un café en attendant ?

— Non merci. Prenez tout votre temps, j'ai quelques coups de téléphone à passer.

Restée seule, Heidi entreprit aussitôt de trouver un remplaçant à Jim...

Mitch fut surpris de voir Roman entrer dans son bureau et poser une tasse de café sur sa table.

— Tu as une minute ?

— Oui, bien sûr, répondit Mitch. Merci pour le café. Justement, je voulais te parler...

Roman leva un sourcil interrogateur.

— Tu as vu ton médecin ce matin. Quel est le verdict ?

— Je peux rentrer en Floride.

— Hum... C'est bien ce que je craignais. Inutile de te dire que personne ici n'a envie de te voir partir, et surtout pas moi. Tu es un enquêteur exceptionnel et tu vas nous manquer. Mais je sais que Lew Davies attend lui aussi ton retour avec impatience. J'imagine que tu as hâte de rentrer, non ?

Mitch haussa les épaules dans un mouvement de frustration.

— Bon sang, pour tout te dire, je n'en sais trop rien, avoua-t-il. Je nage en pleine indécision...

— Cela ne m'étonne pas, rétorqua Roman. Tu as beau être un excellent marshal fédéral, tu n'en es pas moins un détective-né. Veux-tu qu'un type qui a déjà vécu ta situation te donne un conseil ?

— Avec plaisir, si ça peut m'aider à y voir plus clair.

— Maintenant que ta convalescence est finie, accorde-toi le temps d'assimiler la nouvelle avant de prendre une décision définitive. Justement, j'ai une nouvelle affaire qui pourrait t'intéresser et qui nécessite ton flair de limier. Si ça t'intéresse, je téléphonerai à Lew Davies pour lui

dire que j'ai besoin de toi encore quelques semaines. Ça te laissera le temps de faire le point.

A ces mots, Mitch eut l'impression d'être soulagé du poids énorme qui lui oppressait la poitrine.

— Merci pour ce répit, Roman, déclara-t-il en souriant pour la première fois de la journée. Alors, parle-moi de cette affaire.

— Tu vas l'adorer. Tous les gars de l'agence vendraient père et mère pour cette mission.

— C'est si bien que ça ?

— Encore mieux. Je te donne un indice : de quoi personne ici ne pourrait se passer pour vivre ?

— De café.

— Pense à ce qui accompagne le café.

— Les beignets SweetSpud, rétorqua Mitch sans réfléchir.

— C'est ton jour de chance, mon garçon. Tu vas la rencontrer.

— La rencontrer ?

— Heidi Norris Bauer. Vingt-neuf ans, divorcée d'un certain Gary Norris et mère d'un garçon de six ans. C'est l'arrière-arrière-petite-fille de Saska Bauer, l'émigrée autrichienne qui a fondé l'entreprise Bauer en 1892. Sa famille fabrique et vend les SweetSpuds depuis cette date. Ils sont les premiers producteurs de beignets de notre pays, et notre agence contribue chaque jour à leur prospérité. J'ai déjà discuté de nos honoraires avec elle mais, si tu peux négocier un tarif préférentiel pour leurs beignets, tout le monde t'en sera reconnaissant !

Mitch éclata de rire. Roman était un quinquagénaire dont l'apparence austère et le visage aux traits anguleux cachaient en réalité un cœur en or et une personnalité pleine d'humour.

Mais son sourire s'effaça quand son patron revint dans son bureau un instant plus tard accompagné de

leur cliente. Grande, blonde comme les blés et mince, elle avait les yeux d'un bleu de porcelaine et une allure hyperféminine qui le fascinèrent aussitôt.

Bon sang, elle était sublime !

Le regard perçant de Romain l'extirpa bien vite de sa contemplation.

— Je suis ravi de vous rencontrer, madame, dit-il en s'efforçant de reprendre ses esprits. Asseyez-vous, je vous en prie.

— Merci, monsieur Garrett. Je vous suis reconnaissante de me recevoir aussi vite.

— Bien, je vous laisse discuter, déclara Roman avant de les laisser en tête à tête.

— Nous avons l'habitude des requêtes urgentes, poursuivit Mitch. Cela fait partie du métier..

— Dans ce cas, je suis rassurée.

— Cela vous ennuie-t-il si j'enregistre cette conversation ?

— Non, bien sûr. Cela vous arrive-t-il que vos clients refusent ? demanda-t-elle avec curiosité.

— Plus souvent que vous ne pouvez le croire.

— Comment faites-vous dans ces cas-là ?

— Je prends des notes manuscrites. Mais j'ai du mal à me relire, ajouta-t-il en souriant.

— Moi aussi, avoua-t-elle en riant.

Ce son cristallin fit bondir le cœur de Mitch dans sa poitrine. Bon sang, il se conduisait comme un collégien. Il fallait absolument qu'il se reprenne ; il était supposé se concentrer sur l'affaire. Et non sur sa très jolie cliente !

Il s'éclaircit la gorge, avala une gorgée de son café pour reprendre une contenance et mit en marche le magnétophone.

— Bien, commençons. Je vais vous poser une série de questions et je voudrais que vous répondiez le plus précisément que vous pourrez. Cela m'aidera beaucoup.

— Je vais essayer.

— Parfait. Commençons par votre grand-oncle Bruno. Quel est son poste dans l'entreprise ?

— Il est le PDG de Bauer depuis quarante ans.

— Pour quelle raison a-t-il besoin d'un détective privé, et pourquoi n'est-il pas venu lui-même nous parler ?

— Bruno a quatre-vingt-sept ans et il est en fauteuil roulant depuis son attaque d'il y a six mois. Beaucoup d'endroits lui sont désormais difficiles d'accès. Mais ses capacités mentales sont toujours aussi affûtées. Il ne vient plus au bureau que l'après-midi. Son petit-fils Karl, qui a trente-cinq ans, travaille aussi chez nous ; il va le chercher en voiture le midi et le raccompagne chez lui le soir. Quand je suis rentrée de ma pause-déjeuner tout à l'heure, Bruno est venu me trouver dans mon bureau et m'a confié en privé ses soupçons. Il pense que quelqu'un vole l'entreprise. Je ne parle pas de ces petits larcins qu'on déplore dans toutes les entreprises, mais bien de vol à grande échelle.

— Apparemment, il vous fait assez confiance pour vous confier une mission aussi délicate, fit observer Mitch. A qui d'autre en a-t-il parlé ?

— A mon père, Ernst Bauer. Il a soixante-trois ans et c'est le directeur adjoint de l'entreprise. Il est en ce moment dans le Nebraska avec ma mère, pour rendre visite à ma sœur aînée, Evy, qui vient d'avoir son troisième enfant. Ils rentrent dans cinq jours.

— Et vous, quel poste occupez-vous ?

— Je suis la directrice des ressources humaines.

— Depuis combien de temps ?

— Deux ans.

— Donc, si je voulais être embauché par votre entreprise, je devrais passer par vous.

— Tout à fait. Je n'ai pas le pouvoir d'engager du personnel, mais je fais la sélection et je donne mon avis.

— Avez-vous d'autres frères ou sœurs ?

— Oui, j'ai un frère, Rich. Il a trente-six ans et il dirige le service comptable depuis cinq ans. Lui et sa femme Sharon ont quatre enfants.

Mitch, qui avait noté ces informations malgré le magnétophone, reposa son stylo et se cala dans son fauteuil.

— Bien. Maintenant, parlez-moi de ces vols. Qu'est-ce qui vous a été dérobé ?

— Le mélange de farine et d'ingrédients pour nos beignets. Il est fabriqué et emballé dans notre usine de Wood Cross. Les sacs sont chargés directement à l'usine, puis livrés par nos propres camions à nos points de vente et nos franchisés.

— Comment Bruno a-t-il découvert les vols ?

— Grâce à son ami Victor Tolman. Le fils de Victor, Don, a un point de vente en franchise à Phoenix. Bruno et Vic se parlent très souvent. Quand Vic a compris que mon grand-oncle allait assez bien pour reprendre le travail, il n'a pas hésité à lui confier ses soupçons. Apparemment, durant les cinq derniers mois, il manquait un sac de mélange dans chacune des livraisons pour Phoenix. A sa place se trouvait un sac de farine de pomme de terre.

— De la farine de pomme de terre ? répéta Mitch interloqué.

— Oui. Nos SweetSpuds sont fabriqués avec de la farine de pomme de terre et non de la farine de blé. C'est une vieille recette que Saska a ramenée de son Autriche natale. A son arrivée à Salt Lake City, la farine de blé était introuvable. Elle cultivait ses pommes de terre, les faisait cuire, les séchait, puis les réduisait en farine pour faire son pain. C'est grâce à cette recette que nos SweetSpuds sont bien plus légers que les beignets de nos concurrents.

— Je l'ignorais complètement, avoua Mitch. Pourtant, j'en mange des quantités industrielles !

— Bruno adorerait vous entendre dire ça, rétorqua-t-elle en riant.

— Cultivez-vous encore vos pommes de terre ?

— Non, nous en achetons une variété très particulière dans l'Idaho et nous les acheminons à notre usine de Wood Cross. Là, nous leur faisons subir un traitement secret pour les transformer en farine. Les sacs sont alors stockés dans un entrepôt avant d'être transportés dans la section de l'usine qui effectue le mélange spécial et le met en sac.

— Les sacs de farine et de mélange sont-ils les mêmes ?

— Oui, mais avec une étiquette différente. La farine a une étiquette rouge, et le mélange une bleue. Ces étiquettes sont cousues sur le fond des sacs, et la date de péremption y est ensuite imprimée. Les manutentionnaires qui déplacent les sacs sur des palettes ne peuvent pas voir ces étiquettes à moins de les chercher. Mais cela ne doit en théorie pas poser de problème, car ils ne sont pas stockés au même endroit, et le service qualité est supposé les surveiller.

— Combien de points de vente reçoivent ces livraisons ?

— Quatre cent trente. Quand l'erreur s'est produite la première fois, Don n'y a pas prêté attention. Mais cela s'est répété sur les trois livraisons suivantes. A la cinquième, il a prévenu son père, qui lui a conseillé d'envoyer un courriel au service qualité de l'usine. Don a alors reçu une réponse lui assurant qu'à la livraison suivante on lui enverrait cinq sacs de mélange, avec des excuses pour ces erreurs. Quand Bruno a cherché la trace de ces courriels, il a été incapable de les retrouver. Soupçonnant quelque chose, il a alors téléphoné à notre point de vente d'Albuquerque et a appris que le même incident s'y était produit. Le gérant avait signalé les

erreurs par courriels et, une fois encore, ces courriels avaient disparu. Bruno a alors appelé les franchises de San Bernardino, et il a découvert que celles-ci aussi avaient eu le même problème. Il a alors compris que cela s'était produit partout...

— Quelle est la fréquence des livraisons ?

— Il y en a une chaque jour de la semaine. Bruno a évalué nos pertes pour les cinq derniers mois à plusieurs centaines de sacs de mélange.

Mitch laissa échapper un sifflement impressionné.

— Cela fait une grosse quantité de mélange, et encore plus de beignets vendus sous une autre marque, fit-il remarquer.

— Je ne vous le fais pas dire. Ni Jonas ni son fils Lucas ne lui ont signalé le moindre problème, aussi les croit-il coupables.

— Pas nécessairement, fit remarquer Mitch. Peut-être qu'une autre personne a accès à ces courriels et les efface à leur barbe. Parlez-moi d'eux...

— Jonas est le fils de la sœur aînée de Bruno, Rosaline Martin. Il a soixante et un ans, et c'est le directeur de la fabrication. Lucas, lui, est responsable de l'entrepôt et le contrôleur qualité. Ils pourraient être complices.

— A part l'appât du gain ou la jalousie, quelles autres raisons pourraient-ils avoir de voler l'entreprise ?

— Eh bien, Rosaline a toujours souhaité que nous étendions nos activités au Midwest et à la Côte Est, alors que Bruno, lui, préfère consolider notre marché dans l'Ouest. Elle a réussi à convaincre une partie de la famille, y compris son fils et Lucas, mais n'a jamais obtenu la majorité au conseil d'administration.

— Donc, il serait possible que Jonas ou son fils, ou les deux, aient décidé de prendre les choses en main, murmura Mitch, pensif. Expliquez-moi comment s'effectue le contrôle qualité, je vous prie.

— Pendant la journée, le mélange d'ingrédients est réalisé à l'usine et mis en sacs. Une équipe les emporte alors à l'entrepôt où ils passent la nuit. Jonas est censé les compter et entrer ces informations dans l'ordinateur. Le lendemain matin, on les charge dans les camions. Quand le chargement est terminé, le chef d'équipe, Randy Pierson, un autre membre de la famille, compte une nouvelle fois les sacs et entre à son tour les informations sur l'ordinateur. Lucas imprime les données et en fait une disquette qu'il donne à Jonas. Quand la livraison est faite, le responsable du point de vente envoie un courriel à Lucas pour en accuser réception. Ce courriel inclut la date et l'heure de livraison et le nombre de sacs livrés.

— C'est là que les erreurs ont été découvertes ?

— Non, car les responsables ne vérifient pas la couleur des étiquettes. Tout ce qui les intéresse, c'est le nombre de sacs. Il peut s'écouler une semaine ou deux avant que le boulanger ouvre un sac et se rende compte qu'il contient de la farine et non notre mélange.

— Et que fait-on alors de cette farine ?

— Elle est jetée.

Mitch leva un sourcil étonné.

— Jetée ? Pourquoi ne pas la renvoyer à l'usine ?

— Parce que la farine que nous utilisons pour notre mélange doit être fraîchement ensachée. C'est une règle de qualité. On ne peut pas l'utiliser en dehors de l'usine et on ne peut pas la récupérer une fois qu'elle a quitté l'enceinte de notre fabrique.

— Cela signifie que vous perdez de l'argent avec les sacs de mélange volés, et avec les sacs de farine, sans compter les coûts de transport et de manutention.

— Exactement. Et Bruno déteste le gaspillage.

— Il semble clair que son attaque a laissé croire aux coupables qu'ils avaient les mains libres pour commettre ces forfaits.

— Bruno et mon père veulent les surprendre en flagrant délit. C'est là que vous intervenez. Il veut que l'enquête soit menée avec la plus grande discrétion, par égard pour le reste de la famille.

— Combien de membres siègent-ils au conseil d'administration ?

— Douze.

— Pouvez-vous me dresser la liste de ceux qui souhaiteraient voir l'entreprise s'agrandir ?

— En dehors de Rosaline, de Jonas et Lucas, il y a aussi ma grand-tante Frieda et mon oncle Ray. Frieda a deux petits-enfants qui occupent des postes importants : Randy, le chef d'équipe de l'entrepôt, et Nadine Owens, qui dirige la fabrication du mélange.

Mitch hocha la tête avec admiration.

— Eh bien, avec autant de gens contre lui, je suis surpris que votre grand-oncle ait pu diriger aussi efficacement votre entreprise pendant de si longues années. Dites-moi, qui connaît la recette de vos SweetSpuds ?

— Elle est gardée secrète et enfermée dans un coffre à la banque. Personne n'y a accès à part le P.-D.G. On ne peut ouvrir le coffre sans lui, le directeur de la banque et l'avocat représentant les actionnaires. Les employés ne connaissent qu'une seule partie de cette recette.

Mitch acquiesça. Il savait que de nombreuses entreprises de vin ou de chocolat fonctionnaient ainsi. Sans parler d'une fabrique de soda mondialement connue !

— Ne serait-il pas possible d'engager un chimiste pour faire analyser le mélange ? demanda-t-il.

— Sans doute, mais ce serait très complexe. Il ne suffit pas de connaître les ingrédients, encore faut-il savoir comment ils sont traités et mélangés entre eux.

— A propos de ces camions de livraison, vous arrive-t-il d'en louer ?

— Jamais. Nous en possédons vingt-deux, qui sont basés à Wood Cross.

— Et combien d'employés avez-vous ?

— Cent dix personnes, y compris les chauffeurs. Quatorze sont des membres de la famille.

— Bien, reprit-il, pour découvrir ce qui se passe réellement, je vais devoir m'infiltrer parmi le personnel. Mais avant, vous allez devoir me donner une formation accélérée pour que je ne me fasse pas remarquer en arrivant à l'usine. Quel genre de travail pouvez-vous me donner pour que je me familiarise avec votre entreprise ?

Heidi resta songeuse un instant avant de reprendre la parole.

— Le boulanger de notre point de vente numéro 2 est hospitalisé pour quelques jours. Phyllis, la gérante, m'a appelée tout à l'heure pour me demander de le remplacer, et je n'ai encore trouvé personne. Je vais donc engager un intérimaire et être forcée de le former personnellement. Nous commençons demain matin à l'aube !

L'idée de travailler avec elle donna un coup de fouet à Mitch. Décidément, cette affaire lui plaisait de plus en plus !

— A quelle heure ?

— 6 heures. C'est trop tôt pour vous ?

— Pas du tout, je suis très matinal. Mais comment vous organiserez-vous pour votre travail au siège ?

— Bruno a demandé à ma tante Marcia de me remplacer toute la semaine, afin que je sois disponible pour vous aider.

— Où se trouve ce point de vente numéro 2 ?

— Pas très loin d'ici, sur Foothill.

— Vraiment ? Savez-vous que c'est notre point de ralliement quand nous ne sommes pas au bureau ? Et j'habite à deux minutes de là. Ça ne pouvait mieux tomber.

— C'est tout près de chez moi également, répondit

Heidi, amusée. Ma maison est dans le quartier de St Mary, juste près du centre commercial de Foothill. L'école de mon fils Zack se trouve à deux pâtés de maisons... ce qui me fait penser que je dois aller le chercher, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil à sa montre.

— Je vous accompagne jusqu'à votre voiture.

Ils se levèrent tous deux et traversèrent l'agence. La porte de Roman était fermée, tous les employés semblaient occupés, mais Mitch remarqua quelques discrets coups d'œil dans leur direction. Heidi ne parut pas s'en rendre compte.

— J'aurai sans doute besoin d'autres informations plus tard, déclara-t-il alors que la jeune femme s'installait au volant de sa Nissan. Puis-je vous appeler ce soir ?

— Oui, à partir de 20 h 30, quand mon fils sera couché.

— Ce sera parfait.

Ils échangèrent leurs numéros, puis Heidi Bauer démarra et quitta le parking de l'agence.

Mitch la regarda s'éloigner, puis rebroussa chemin.

Il se sentait totalement différent de l'homme indécis et un peu perdu qu'il était une heure plus tôt.

A présent, il était au milieu d'une affaire. Il allait informer Lew Davies de son état de santé, mais il avait jusqu'à la fin de cette enquête pour réfléchir à son avenir...

REBECCA WINTERS

## Quelques jours pour s'aimer

Heidi ne vit que pour Zack, son fils qu'elle élève seule, et pour sa famille – les Bauer, un clan très soudé – qu'elle adore. Un jour, elle apprend que d'importants vols ont été commis au sein de l'entreprise fondée par son arrière-grand-mère. Déterminée à élucider cette affaire, Heidi engage alors Mitch Garrett, un détective privé. Mitch, si séduisant, et qui sait mieux que personne les reconforter, Zack et elle. Mitch qui, elle le sait, repartira chez lui, sitôt son enquête achevée...

DONNA ALWARD

## Sous le charme d'un cow-boy

Arrogant et bien trop séduisant, Sam Diamond est typiquement le genre d'homme qu'Angela s'est juré de ne plus fréquenter. Hélas, elle n'a pas le choix : sans l'aide de ce cow-boy milliardaire, le centre d'accueil pour femmes qu'elle ambitionne d'ouvrir ne verra jamais le jour. Résignée, Angela décide néanmoins de restreindre leur relation au cadre strictement professionnel. C'est compter sans le désir que lui inspire, malgré elle, le beau Sam...

ROMANS RÉÉDITÉS - 6,99 €  
1<sup>er</sup> juillet 2018



9 782280 397445